

Astor et le palmier

Astor était un flemmard. Avec le temps, sa sieste était devenue célèbre, elle était même presque une attraction touristique. De plus en plus souvent, les habitants de Santa Lemusa ne faisaient pas seulement visiter le port ou le couvent Saint-François à leurs visiteurs étrangers, mais ils les emmenaient sur la plage de Lugrin au sud de la ville. Là, Astor était couché, seule "curiosité à trois étoiles de l'île", comme l'affirmaient certains. Ses heures de sommeil correspondaient aux heures d'ouverture des musées de la ville, ce qui donnait encore plus de poids à sa réputation de "monument culturel". De dix heures du matin à cinq heures de l'après-midi, il effectuait son roupillon, jour après jour, et toujours sous le même palmier kalparik.

Mais l'attraction du sommeil d'Astor, ce n'était pas son profond ronflement (qui semblait éloigner les mouches de son corps), ni les bribes de mots ou les lambeaux de phrases qui s'échappaient parfois de ses lèvres et pouvaient suggérer aux auditeurs attentifs quelque chose de ses rêves. Ce qui rendait cette sieste digne d'attention, c'était la technique qu'il avait développée pour rester tout le temps à l'ombre du palmier. Pour cela, il utilisait un sablier qu'il plaçait derrière sa tête. Ce sablier était muni d'un petit mécanisme qui, après une heure, quand tout le sable s'était écoulé, émettait une douce sonnerie. Sans ouvrir les yeux et sans même vraiment se réveiller, Astor attrapait le sablier des deux mains et effectuait, avec une lenteur infinie, une demi rotation sur son axe vers la gauche de sorte que le sable recommençait à s'écouler. De cette façon, le corps d'Astor accomplissait un demi cercle autour de l'arbre, et en suivait toujours l'ombre. "Un carillon sous valium"!, se moquaient les Européens, tandis que les touristes des Etats-Unis supposaient qu'Astor se réincarnerait un jour en sablier.

Astor était certes un flemmard, mais il respectait minutieusement son horaire. A cinq heures de l'après-midi précises, il ouvrait les yeux, enfilait une cigarette entre ses lèvres et s'acheminait vers la ville. Cette cigarette, selon les mauvaises langues, lui servait seulement à se souvenir qu'il était maintenant réveillé et ne dormait plus sous son palmier. En effet, il y avait peu de différence, car Astor marchait comme s'il se frayait un chemin dans un monde de coton, chaque pas était une preuve irréfutable de l'existence de la force de gravité. Puis, peu après six heures, il s'affalait sur un tabouret du "Bar du Port" et, après un bref roupillon, commandait son "dekolaj" d'une voix épuisée.

Il n'était pas bienvenu au "Bar du Port" – on le voyait déjà à l'expression désespérée avec laquelle Pierre, le patron, lui servait son rhum. Il aurait préféré lui interdire l'entrée, au "monument de la pionce". Mais le pire, c'était qu'il ne trouvait aucune raison vraiment valable pour un tel verdict. Astor ne buvait pas trop, parlait à peine, n'était pas bruyant ni impoli, et payait immédiatement chaque verre. Le désespoir de Pierre avait une toute autre cause. Quand Astor entra dans son bar, sa torpeur dégageait une atmosphère qui se répandait comme du plomb fondu non seulement sur les autres clients, mais semblait aussi envahir les verres et les bouteilles. D'un coup, tout déclinait: les clients, qui jusque-là bavardaient encore joyeusement, se mettaient à dodeliner du chef, certains tombaient même de leurs chaises, les verres tombaient par terre pour des raisons

mystérieuses et Pierre lui-même, qui normalement avait la main sûre, lâchait tout le temps les bouteilles. Il est arrivé qu'une fois, une colombe se tue en tombant du toit sur la place devant le bar – par pure torpeur, vraisemblablement.

"C'est comme une espèce de cyclone inversé", avait dit le patron, essayant de faire comprendre son problème au conseil communal: "Il n'agit pas par sa force de vent, mais par son contraire". Le conseil avait longuement débattu du fait que si quelqu'un avait l'effet contraire de la force du vent, il pouvait y avoir une quelconque implication juridique. Mais tout cela ne servit à rien: on ne pouvait accuser Astor d'aucun comportement qui aurait justifié une interdiction de fréquenter son bar. Entre-temps, les affaires de Monsieur Pierre se mirent à décliner. Les clients commencèrent à éviter de plus en plus le "Bar du Port" qui était auparavant un des bistrotts les plus animés de Santa Lemusa, et à fréquenter la concurrence. Plusieurs fois, Pierre avait essayé tout doucement d'amener son client difficile à honorer de sa présence le "Café Nion" à l'autre bout du port – il avait utilisé comme argument particulièrement convaincant le fait que les sièges du Nion étaient beaucoup plus confortables. En vain – et Pierre savait bien pourquoi: la concurrence se trouvait à trois cent pas de plus du palmier d'Astor.

Dans ses rêves, Pierre s'inventait les méthodes les plus variées pour éloigner Astor de son zinc; il pensait à des pistolets, des couteaux, à dissoudre de la mort-aux-rats dans le rhum de son client. Il avait aussi imaginé la possibilité d'aller chercher un de ces ensorceleurs pratiquant la magie noire, qui savent jeter des mauvais sorts aux gens. Mais tous ces plans s'évanouissaient à chaque fois que Pierre voyait le pacifique Astor assis au zinc devant lui. On ne pouvait simplement rien faire contre lui.

Un bouleversement se produisit un matin, par l'arrivée d'une éducatrice française. "La régularité"!, s'exclama-t-elle dans le meilleur parisien, "la régularité est l'alpha et l'oméga de toute éducation: même pour les enfants, il est important de savoir quand il y a à manger, quand ils peuvent jouer, quand il est l'heure d'aller au lit. Etc.". Son amie, une jeune jardinière d'enfants de Santa Lemusa, hochait de la tête avec approbation en avalant une gorgée de jus d'orange – visiblement très loin dans ses pensées de tout jardin d'enfants. Pierre, qui essayait d'ouvrir une boîte de nouveaux verres derrière le zinc, était tout à coup très à l'écoute. "...Et que se passe-t-il si on déränge cet horaire régulier?" demanda-t-il, tout en essuyant assidûment le zinc, même si on n'y voyait pas le moindre grain de poussière. L'éducatrice fit une légère moue, ce qui, chez les Parisiennes, signifie toujours qu'elles voyagent en métro ou qu'elles affrontent une autre situation d'abaissement social: "Eh bien, les enfants deviennent capricieux, agités et imprévisibles – même névrosés, si vous comprenez ce que ça veut dire". Pierre arrêta net son nettoyage du zinc sur un dernier coup de torchon, le jeta avec élégance par-dessus son épaule et se dressa de toute sa hauteur: "Oh oui, je sais ce que ça veut dire", dit-il un peu trop fort, et un large sourire se dessina sur son visage. "Puis-je vous offrir un autre jus d'orange?"

Ce même matin, Pierre ferma son bar pour une heure, ce qui n'arrivait que rarement, mais n'étonna personne au vu des clients toujours plus rares. Il fonça de la ville à la plage de Lugrin. Astor était couché à l'ombre de

son palmier et ronflait au rythme de l'onde qui moussait doucement sur les galets. Il n'y avait personne en vue. Prudemment, Pierre s'avança sous la frondaison du palmier d'Astor et s'agenouilla à côté du dormeur. "Astor, comment ça va?" murmura-t-il, en observant attentivement les traits de son client difficile. Rien ne se passa. Astor dormait, sans le moindre doute. Alors Pierre posa un petit sac de voyage à côté de sa tête, l'ouvrit et prit très prudemment le sablier, où le sable ne s'était écoulé qu'à moitié. Il le mit dans le sac, se leva et s'en alla sur la pointe des pieds. Ce n'est que lorsque la plage fut hors de vue qu'il recommença à respirer normalement. Il avait réussi! Ou Astor se réveillerait quand il sentirait soudain le soleil sur son corps – ou il prendrait un coup de soleil infernal qui l'empêcherait de dormir pendant des jours. Dans un cas comme dans l'autre, le rythme d'Astor serait dérangé, et il deviendrait finalement névrosé. Même si Pierre ne connaissait pas grand-chose aux effets de la névrose, il savait une chose: ça rendait les gens nerveux. Et c'était précisément ce qu'il souhaitait de tout son coeur.

De retour au bar, il essaya de ne rien laisser transparaître. Comme d'habitude, il se plaignit de la chaleur, de ses mauvaises affaires, laissa tomber de temps en temps une bouteille à la pensée d'Astor et réprima le sourire qui cherchait régulièrement à s'imposer sur ses traits. L'après-midi s'écoula – sans que rien ne se passe. Il fut quatre heures, puis cinq, Pierre regardait de plus en plus souvent le cadran du réveil fidèlement en service depuis des années sur l'étagère des bouteilles. Mais aujourd'hui, il lui semblait que les aiguilles étaient solidement collées sur les minutes et sur les heures, comme si le temps était infecté par un invisible virus astorien.

Cinq heures et demi, il avait déjà éclusé son huitième "sek", mais aujourd'hui, même l'alcool ne le calmait pas. Il essuya nerveusement les tables pour la centième fois du jour et, finalement, sortit dans la rue. Astor n'était nulle part. Il commença à marcher de long en large devant son bar; au début, il comptait ses pas, puis les mégots par terre, enfin les cris des mouettes qui volaient en cercle au-dessus du port. Six heures, Astor apparut enfin au bout de la rue et se dirigea – d'un pas insolitement rapide (comme Pierre crut le remarquer), vers le Bar .

Rapidement, l'hôte retourna derrière le zinc, prit un torchon et se mit à frotter un verre avec une attention extraordinaire. Astor entra dans le bar, s'affala sur un tabouret et commanda son "dekolaj". Rien ne semblait changé. Pourtant, Pierre crut remarquer un scintillement inhabituel dans les yeux d'Astor. Son client descendit d'un trait son premier rhum, qu'il suçotait normalement pendant une heure. Pierre lui en versa un autre – et de nouveau, zac, avalé. Ce n'est qu'après le cinquième verre que Pierre osa s'adresser à Astor: "Tu as une fameuse soif, aujourd'hui", dit-il en s'efforçant de parler d'un ton indifférent.

Astor vida son verre, et Pierre lui en reversa un. "Tu ne croiras jamais ce qui m'est arrivé", dit le dormeur de la plage d'une voix hésitante. "Je me réveille vers le soir, à l'heure de toujours, et je veux ramasser mon sablier – plus de sablier! Un voyou doit l'avoir volé pendant mon sommeil – mais qui donc peut faire une chose pareille?" Pierre leva les deux sourcils, haut, très haut, haussa les épaules et lui reversa un rhum. "Mais

ce n'est que le début. Pendant que je me demande encore qui a volé mon sablier, je remarque que je me suis réveillé du mauvais côté du palmier – c'est-à-dire là où je m'étais couché le matin au début de ma sieste. J'aurais donc dû me trouver en plein soleil, mais je me suis réveillé à l'ombre – tu comprends? Je me suis d'abord dit que j'avais dû me tromper d'heure, mais je vois que les ombres de tous les autres palmiers tombent de l'autre côté. Seule celle du mien ne s'était visiblement pas déplacée avec le parcours du soleil. C'est impossible, je me dis, et j'examine la frondaison du palmier, pour voir si quelqu'un m'a peut-être fait une farce. Alors l'ombre de mon palmier commence tout de même à se déplacer brusquement, et après quelques secondes, je me retrouve en plein soleil – et après seulement une minute, l'ombre du palmier se retrouvait là où elle devait être à cette heure".

Pierre en était sûr: c'était la névrose. Arraché à la régularité de sa sieste, Astor avait visiblement perdu la raison – ou au moins, il souffrait d'une forte insolation ou d'une déshydratation massive. La seule chose bizarre, c'est qu'on ne pouvait voir aucune rougeur ni autre trace de coup de soleil sur son visage. Entre-temps, d'autres clients étaient entrés dans le café. Qu'Astor raconte quelque chose était vraiment insolite et avait éveillé la curiosité des gens qui passaient rapidement devant le "Bar du Port" pour aller au "Café Nion". Astor était assailli de questions fusant de toute part. Les uns voulaient connaître les détails, les autres voulaient réentendre toute l'histoire – d'autres encore faisaient des remarques ironiques sur l'état mental d'Astor. Mais ça lui était égal: pour la première fois de sa vie, il se trouvait éveillé au centre de l'intérêt – et ça lui plaisait visiblement. Sa torpeur avait disparu – il racontait et re-racontait ce qui lui était arrivé sur la plage de Lugrin. Pierre aussi était content, car de plus en plus de gens se précipitaient chez lui pour entendre l'histoire de première main. L'atmosphère était bruyante et détendue, le rhum coulait à flots, on riait et discutait fort – presque comme autrefois.

L'histoire se répandit vite dans toute la ville. Et quand Astor arriva le lendemain sur la plage de Lugrin, une bande de gens faisaient cercle autour de son palmier et discutaient. "Taisez-vous!", Astor claqua des mains, "cette nuit, j'ai découvert ce qui s'est passé. Mon palmier, sous lequel j'ai dormi tant de jours, n'a pas seulement voulu me protéger du soleil, il a voulu me parler. Mais les palmiers sont des êtres timides, surtout les palmiers kalparik. Tant que vous resterez ici autour, il refusera de me parler. Alors vous devez partir, retirez-vous, sinon il ne se passera rien." Et de nouveau, Astor claqua des mains, s'approcha du palmier et posa doucement la main sur son tronc.

Les gens murmuraient, certains riaient aussi. "Tu essaies de nous servir une belle histoire", cria une jeune femme. "Il veut probablement dormir tranquille, simplement", dit une autre. Mais à la fin, les gens s'en allèrent. La plupart retourna au travail en hochant la tête, mais un petit groupe se réunit sur une colline au-dessus de la plage, pour observer Astor depuis là. Il s'assit à l'ombre du palmier, regardant vers le tronc. Rien ne se passait. Certains croyaient voir Astor faisant des mouvements bizarres avec les épaules: une espèce de tressaillement, une fois à droite, puis plusieurs fois à gauche. Mais à une telle distance, ils n'étaient pas sûrs non plus qu'Astor avait vraiment bougé. Les heures passaient, le soleil suivait son parcours et avec lui,

l'ombre du palmier changeait aussi. Exactement comme la nature l'avait prévu depuis toujours. Plusieurs fois, Astor dut se déplacer pour ne pas être assis en plein soleil. Mais sur la petite colline où les observateurs s'étaient rassemblés, il n'y avait pas d'ombre – et ainsi les gens renoncèrent peu à peu, retournèrent en ville l'un après l'autre. Il n'y avait vraiment rien à voir, tout le monde était d'accord là dessus.

Malgré tout, le soir, une foule inhabituelle se retrouva au "Bar du Port". Personne ne croyait plus à l'histoire d'Astor, mais on ne voulait rien rater non plus – et après tout, le punch était tout aussi bon chez Pierre qu'au "Café Nion". Peu après six heures, ponctuel comme toujours, Astor entra dans le bar, s'assit sur un tabouret et commanda un "dekolaj". Il rayonnait et était clairement conscient que tous les regards se dirigeaient sur lui sans dissimulation. Mais Astor prit son temps. Ce n'est que quand il eut son troisième verre devant lui qu'il fit entendre tout bas un "Donc..." Dans le bar, le silence fut immédiat. Astor but tranquillement une autre gorgée, laissant le rhum lui couler dans l'œsophage avec jouissance. "J'ai parlé avec lui", dit-il: "Il réagit aux mouvements de mon corps. Quand je bouge l'épaule vers la gauche, son ombre se déplace très légèrement à droite. Si je bouge l'épaule vers la droite, l'ombre se déplace d'un cran vers la gauche. C'est sa langue, c'est comme ça qu'il parle avec moi. Et aujourd'hui, j'ai appris les premiers mots." Astor sauta de son tabouret et se mit les jambes écartées au milieu de la salle, le tronc légèrement penché en avant, les bras tendus comme des palmes. Rapidement, mais avec la souplesse d'un chat, il haussa les épaules: droite, droite, gauche, droite, droite. "Ça, c'est la salutation", expliqua-t-il, et il répéta les mouvements. Irrésistiblement, tout le bar haussa les épaules avec lui: droite, droite, gauche, droite, droite. "Et ça, ça veut dire: Je te trouve sympa", gauche, droite, gauche, droite, droite – et de nouveau, tout le bar l'accompagna: gauche, droite, gauche, droite, droite.

Ce premier jour, Astor avait appris six expressions – et il les enseigna à tous ceux qui buvaient leur punch ce mémorable soir au "Bar du Port". Pierre versa tout ce qu'il avait, Astor raconta tout ce qu'il savait, et le public haussait une épaule après l'autre autant qu'il pouvait.

Le lendemain matin, toute la scène se répéta. De nouveau, les gens étaient venus sur la plage, de nouveau, Astor insista pour parler seul au palmier. Et le soir, encore plus de clients se rassemblèrent dans le bar de Pierre, qui souriait maintenant sans cesse. Beaucoup de ceux qui avaient vécu le récit d'Astor la veille étaient revenus – et d'autres, nouveaux, s'ajoutèrent à eux.

Certes, tous ceux qui haussaient les épaules sous la direction d'Astor et apprenaient ainsi de nouveaux mots du palmier kalparik ne croyaient pas vraiment à toute l'histoire – après tout, personne n'avait eu la permission d'assister au dialogue d'Astor avec le palmier. Les voyeurs qui s'assemblaient tous les jours sur la petite colline au-dessus de la plage de Lugrin étaient tous d'accord qu'Astor faisait des mouvements avec son corps. Mais les témoignages divergeaient quant au comportement du palmier. Les uns croyaient voir que l'ombre du palmier réagissait aux mouvements. D'autres étaient convaincus que ces réponses supposées de l'arbre n'étaient que la conséquence du vent qui en agitait le feuillage.

Les plus sceptiques étaient les touristes qu'on avait régulièrement amenés au début – et non sans une certaine fierté – à la petite plateforme d'observation au dessus de la plage. Ils ne croyaient pas un mot de toute cette histoire. Les Européens étaient plutôt amusés, les Américains légèrement irrités – chez eux, un type pareil, affirmaient-ils, aurait été poursuivi depuis longtemps pour escroquerie. Mais la force de rayonnement d'une histoire comptait plus à Santa Lemusa que la conscience juridique américaine. Et en outre, il y avait un argument imbattable en faveur de la véracité des représentations d'Astor: l'incroyable métamorphose de sa personne. De flemmard dont la torpeur fermait les paupières de la moitié de la ville, il était devenu un homme plein de vivacité dont le corps semblait parcouru par une chaude énergie. Et ceux qui, le soir, apprenaient la langue du palmier au "Bar du Port", sentaient en eux-mêmes la joie qui émanait de ces mouvements. "Certes, on ne se rapproche pas vraiment du coeur du palmier", Pierre avait coutume de dire avec philosophie, "mais c'est comme si on était moins étranger à son propre coeur – surtout après le troisième ou quatrième punch".

Oui, les affaires de Monsieur Pierre marchaient très bien: il avait même engagé une Française (plus très jeune). Elle était arrivée dans l'île comme touriste et selon les commérages, était tombée amoureuse du rayonnement amical du patron. Ceci aussi était certainement une conséquence des cours du soir.

Pendant ce temps, Astor s'initiait toujours plus profondément au système linguistique du palmier. Chacun des quatre éléments, avait-il découvert, ne se composait que de trois "syllabes", comme il appelait les mouvements séparés: droite, droite, gauche pour la terre; gauche, gauche, droite pour le ciel; gauche, droite gauche pour l'eau, et droite, gauche, droite pour le feu. Les expressions de quatre syllabes indiquaient des choses comme le coeur (gauche – droite – gauche – droite) ou l'amour (droite – gauche – droite – gauche). Avec cinq syllabes, on pouvait déjà formuler de petites phrases, par exemple droite – droite – gauche – droite – gauche, ce qui, selon Astor, signifiait: "Il fait chaud aujourd'hui".

Certaines de ces expressions devinrent tout à fait à la mode à Santa Lemusa – même en dehors des cours du soir au "Bar du Port". Ainsi, il était assez habituel de commander un "dekolaj" par un mouvement gauche – droite – gauche – gauche qui, selon Astor, signifiait: "J'ai soif". Et pour demander un baiser, on faisait le mouvement droite – droite – gauche – droite – gauche. Mais cela pouvait parfois provoquer des malentendus, parce que cette expression était très similaire à celle de "J'ai trop bu", qui s'exprimait par les mouvements droite – droite – gauche – gauche – droite.

Mais en général, la moitié de Santa Lemusa haussait allègrement les épaules au rythme du palmier. Astor menait ses conversations sur la plage et raffinait son vocabulaire. Pierre faisait des affaires fantastiques et son aide française le portait aux cieux.

Mais un dimanche de juillet, arriva à 100 kilomètres heure, Leila! Leila n'était certes pas le cyclone du

siècle, elle n'atteignait même pas la force de l'ouragan. Et à part quelques barques de pêcheurs mal amarrées qui furent jetées sur la rive par un petit raz de marée, Leila fit peu de dégâts. Mais par hasard, une barque à rames, qui avait été amarrée devant la plage de Lugrin, fut projetée contre le palmier d'Astor. Le tronc se cassa en deux. La frondaison fut écrasée sur la plage par les flots suivants, et les morceaux furent éparpillés par les vents sur la moitié de l'île.

Leila atteignit sa force maximum au milieu de la nuit, mais le lendemain, la pluie se déchaînait encore sur l'île dans toutes les directions, causant ici et là de petites inondations. Malgré tout, beaucoup de gens affrontèrent les éléments pour aller à la plage de Lugrin, où la mer s'écrasait encore avec une violence menaçante contre la rive. Astor était assis, trempé, devant son palmier qui se dressait du sol comme une écharde géante. Il ne bougeait pas, se tenait les yeux fermés. Timidement, les gens s'approchèrent de lui et finirent par former un demi cercle mais personne n'osait lui adresser la parole ni même le toucher. Seul Pierre prit l'initiative de mettre une pèlerine sur les épaules de son ami. Cela dura trois jours... il y avait sans cesse des gens, exprimant muettement leur sympathie. A un moment donné, la pluie cessa et le soleil transforma l'humidité en un épais brouillard qui s'étendit partout écrasant les esprits au sol. Astor restait assis immobile, les yeux clos. Mais vers le soir du troisième jour, il se ranima soudain, son torse commença à osciller doucement de-ci de-là, rouvrit les yeux, et se mit à sourire.

"Donne-moi un couteau", dit-il à Pierre, qui était tout près de lui, le visage préoccupé. Après avoir hésité un peu, le patron lui donna la petite machete avec laquelle il ouvrait d'habitude les noix de coco pour certains de ses cocktails. Astor se dirigea vers l'arbre et se mit à travailler du couteau sur le tronc. Au bout d'un certain temps, il dégagea un grand morceau, une sorte de tuyau, et l'emballa doucement dans sa chemise.

Suivi par tout un groupe de gens s'échangeant des regards d'interrogation, Astor se dirigea vers la ville. On arriva au "Bar du Port", où il s'enferma dans la cuisine. Les gens restèrent longtemps dans le bar, certains conversaient à voix basse, d'autres suçotaient leur rhum. Personne ne savait ce qu'il attendait, personne n'aurait pu dire pourquoi il restait. Et pourtant, personne ne voulait partir. Pour les gens, c'était comme si, avec le palmier, un morceau de joie avait été arraché de leur être intérieur.

Après trois heures, la porte de la cuisine s'ouvrit enfin et Astor réapparut, un plat immense sur la tête. Son corps oscillait gauche – droite – gauche – droite, au rythme de son cœur. "Mangez", dit-il en posant le plat sur une table. Un parfum de noix, enveloppé d'une vapeur de citrons verts et d'ail, se répandit dans toute la salle. "Mangez, c'est le cœur du palmier." L'un après l'autre, les gens s'approchèrent du plat, prirent avec les doigts un morceau de cœur de palmier et le mangèrent. Peut-être était-ce vraiment à cause de ce morceau de palmier, peut-être aussi seulement parce qu'ils faisaient quelque chose en commun – toujours est-il qu'ils sentirent tous qu'un vent frais commençait à souffler dans leurs cœurs. C'était presque comme s'ils sentaient de nouveau le rythme du palmier pulser à travers leurs corps.

La même nuit, Astor quitta l'île. Personne n'a jamais su où les vents l'ont emporté. Des années après cette soirée mémorable au "Bar du Port", un touriste parisien raconta qu'il avait vu une représentation dans un petit théâtre de Nice, mise en scène par un vieil homme des Caraïbes: "Le chant du kalparik", c'était le nom de la pièce – un étrange mélange de poésie et de danse. Peut-être était-ce vraiment Astor, qui chantait dans la Nice lointaine le chant du palmier de sa patrie. Cette histoire appartenait depuis longtemps à un passé éloigné – seuls les plus vieux habitants de Santa Lemusa se rappelaient encore ces soirées où ils haussaient les épaules avec Astor dans la langue du palmier.

Pierre, qui avait épousé sa Française quelques semaines après la disparition d'Astor, essaya bien de continuer à utiliser cette langue comme marque distinctive de son bistrot. Il engagea un orchestre qui improvisait tous les soirs sur les rythmes transmis par Astor. Mais avec le temps, les motifs du palmier disparurent de plus en plus dans la masse sonore de la musique, jusqu'à devenir indiscernables. Le "Bar du Port" devint un des bars musicaux les plus recherchés de la ville.

Un autre aspect de cette histoire a eu une influence plus durable sur les coutumes de l'île. Aujourd'hui encore, quand les cyclones ont accompli leur destruction, les habitants de Santa Lemusa vont sur les plages de l'île et dégagent les coeurs des palmiers abattus par la tempête. Toutefois, comme c'est le cas si souvent à Santa Lemusa, une dispute culinaire sur la préparation correcte s'enflamme – et ainsi, chaque famille croit être la seule à détenir la recette originale.

Astor a laissé une autre marque dans l'île. Si quelqu'un se sent triste ou troublé, il va à la mer et fait "un Astor", comme on dit encore aujourd'hui: il tend les bras à l'horizontale, ferme les yeux, et fait doucement osciller son corps au rythme du vent et des vagues:

gauche – gauche – droite – gauche –
 droite – gauche – gauche – gauche –
 droite – gauche – gauche – droite –
 gauche – droite – gauche – gauche...

Texte : Sarah Tibuni

traduction : Claude Almansi